

Un parcours de combattant

Eric Hazan. *Je suis venu à Ramallah pour vous voir, Moustapha, parce que vous faites partie d'une espèce rare, et pas seulement parmi les Palestiniens : politique sans être politicien, responsable sans être institutionnel, déterminé sans sectarisme. C'est peut-être parce que vous êtes venu à la politique par la médecine, qui est parfois une bonne école. C'est peut-être aussi une tradition familiale, et j'aimerais que vous parliez de cela pour commencer, de votre enfance, de votre itinéraire. Où êtes-vous né ?*

Moustapha Barghouti. À Jérusalem, en 1954, mais j'ai passé mon enfance ici, à Ramallah. Mon père était de Deir Ghassaneh, un petit village à une vingtaine de kilomètres de Ramallah, pas très loin de Bir Zeit. Il était ingénieur et s'occupait d'aménagement du territoire en Palestine dans les années 1930-1940. En 1948, il est devenu urbaniste pour la municipalité d'Al Bireh, la ville jumelle de Ramallah. Ma famille – une grande famille, une sorte de clan – était très active politiquement. Pendant toute mon enfance, j'ai entendu parler de prisons. À l'époque du mandat, mon grand-père et un grand-oncle avaient été emprisonnés par les Anglais à Accre pendant plusieurs mois. Et dans les années 1950, la famille était très impliquée dans l'opposition contre les accords anglo-jordanais¹. C'était le début du mouvement national

arabe, du panarabisme, mais la gauche était très forte, le parti communiste jordanien très puissant. On m'a raconté – je ne sais pas si c'est vrai – que la première fois que je suis allé dans une prison, j'avais deux ans, on m'avait emmené voir un de mes oncles. Mais je me souviens très bien que vers cette époque, plusieurs membres de la famille ont été condamnés à dix ou quinze ans de prison par les tribunaux. C'étaient des gens qui ne supportaient pas l'injustice.

E.H. Au moment de la guerre de 1967, vous aviez treize ans...

M.B. Un peu plus, mais ces quelques jours ont été un véritable choc pour moi. Je n'étais qu'un enfant, mais je me suis brusquement senti chargé d'une sorte de responsabilité, et je pense que beaucoup de Palestiniens de mon âge ont éprouvé le même sentiment : comment regagner notre liberté, comment lutter contre cette injustice ? À cette époque, pour les Palestiniens, le héros c'était Nasser. Tout l'espoir reposait sur le nationalisme arabe, et soudain, il apparaissait que cette approche-là avait échoué, qu'il fallait vite trouver autre chose. Comment Israël, ce petit pays, avait-il pu battre toutes ces armées arabes d'une façon aussi humiliante et occuper tous ces territoires ? Comment expliquer un tel écart entre les grands discours et la réalité ? Pour moi et pour bien d'autres, c'était une leçon : ne pas se laisser embobiner par la propagande.

Beaucoup de gens, à ce moment-là, se sont laissés aller au défaitisme : Nasser avait tort, il valait mieux s'entendre avec les Américains, etc. Nous, nous avons la certitude qu'il fallait résister, nous battre contre l'injustice, mais d'une façon différente. Je n'ai jamais eu le sentiment de lutter pour la libération du peuple palestinien avec des idées nationalistes, sans doute

parce que dans ma famille on était au contraire internationaliste. Pas une fois je n'ai entendu dire de mal des juifs chez moi : mon père nous parlait toujours de ses amis juifs, des séjours qu'il faisait avec eux à Tibériade... Il me semble que c'est cette influence qui a façonné ma vision du conflit israélo-palestinien : non pas en termes d'un conflit entre deux peuples, mais d'un point de vue de justice sociale. Et aussi – c'est quelque chose que je perçois chez beaucoup de camarades – avec un fort sentiment de dignité : nous ne sommes pas des mendiants quand nous réclamons notre liberté. C'est une exigence normale, qui ne va ni contre Israël ni contre les juifs mais contre l'injustice, contre l'oppression, contre l'occupation.

E.H. Où avez-vous fait vos études de médecine ?

M.B. À Moscou. Je suis parti là-bas en 1971 et j'y ai passé sept ans pour acquérir la formation de médecine générale. Pendant toutes ces années, je n'ai pas pu revenir, parce que l'armée israélienne empêchait de rentrer tous ceux qui étudiaient à l'étranger – ou si on rentrait on ne pouvait plus ressortir. De retour en 1978, je me suis spécialisé en médecine interne. C'est dans ce domaine que j'ai exercé la médecine, jusqu'en 1988-1989. Je travaillais à l'hôpital Maqassed, à Jérusalem, le meilleur à l'époque en Palestine. Mais je me suis rapidement rendu compte qu'avec l'occupation, les besoins les plus élémentaires en matière de santé n'étaient pas satisfaits (les dépenses par tête et par an étaient de 800 dollars pour un Israélien et d'environ 18 dollars pour un Palestinien). Nous recevions des malades de tout le pays, des cas compliqués puisque c'était le grand hôpital. Nous les traitions, ils rentraient chez eux et deux mois plus tard ils revenaient avec les mêmes symptômes. Alors nous nous sommes dit : « Qu'est ce qu'on fait là ? On

répare les gens, on les met dehors où il n'y a rien pour les soigner, ils tombent malades de nouveau ou bien ils meurent... Tout notre travail s'arrête à la porte de l'hôpital, nous perdons notre temps et notre énergie, il faut trouver une autre approche puisque les trois-quarts de la population vivent dans des zones rurales et dans des camps de réfugiés. »

L'occasion d'une nouvelle pratique s'est présentée en 1979, quand les Israéliens ont imposé un très long et sévère couvre-feu à Hébron. À cette époque, il y avait un groupe de médecins progressistes à Maqased. Nous avons formé une équipe de volontaires et nous sommes partis aider les gens d'Hébron. L'armée israélienne n'a pas voulu nous laisser passer. Mais au lieu de revenir à Jérusalem, nous nous sommes dit : « Bon, on ne peut pas entrer dans Hébron, mais on va quand même faire quelque chose. » Nous sommes allés à Deheishe, le camp de réfugiés le plus proche. Nous avons été reçus... je n'ai pas oublié cette journée, après toutes ces années. Les gens n'en croyaient pas leurs yeux : des médecins qui venaient à eux au lieu de rester dans leur hôpital ! Cette réaction nous a poussés à continuer, la semaine suivante, et la suivante... C'était la solution : au lieu de traiter les gens et de les renvoyer chez eux, il fallait aller vers eux. Et c'était aussi une nouvelle forme de résistance, un nouvel esprit : si on nous empêchait de faire quelque chose, on trouvait un autre moyen d'agir, on ne se laissait pas briser. Cet épisode a été à l'origine de Medical Relief, une organisation de volontaires que nous avons créée à ce moment avec cinq ou six collègues. Et petit à petit, de jeunes médecins sont venus se joindre à nous, et aussi des internes, des résidents. Des comités MR se sont formés dans d'autres hôpitaux de Jérusalem, puis à Ramallah.

Les associations médicales palestiniennes étaient contre nous à cette époque. Elles étaient dominées